

HERMAN VAN ROMPUY

# « J'essaie d'être bon »

Après une brillante carrière politique comme ministre, premier ministre puis président du Conseil européen jusque fin 2014, Herman Van Rompuy, 68 ans, revient de manière très personnelle sur ce parcours et le fil rouge de ses engagements.



© Magazine L'appel - Gérald Hayois

**V**ous avez exercé une activité politique en première ligne pendant près de quarante ans, avec des négociations difficiles, des décisions importantes à prendre, des rencontres au plus haut

niveau. Quel est aujourd'hui votre sentiment dominant ?

– Je pense, si ce n'est pas trop présomptueux de ma part, que j'ai fait mon devoir et que j'ai eu la chance durant cette vie d'avoir pu contribuer avec d'autres à la

réalisation de grands projets. En Belgique, j'ai participé aux réformes successives de l'État. J'ai aussi contribué au travail de redressement économique du pays dans les années 1980 quand il connaissait un taux d'endettement

démessuré et que nous avons dû prendre des mesures pour répondre aux critères européens. Quand je suis devenu président du Conseil européen en 2010, l'euro était menacé. Nous sommes parvenus à le stabiliser. On a pu empêcher que l'économie européenne ne tombe en dépression et que le projet européen ne s'écroule en miettes. Si la zone euro n'existait plus, nous serions en très grande difficulté. Donc, je regarde ce passé avec une certaine satisfaction et fierté. En achevant mon mandat en 2014, je ne suis pas tombé dans un trou noir.

– *Quel a été le « moteur » de votre action politique ?*

– Chercher la motivation de toute action humaine est évidemment complexe. Je dirais qu'on rentre en politique par ambition, pour une part. On sent qu'on a certaines capacités et on voudrait les développer. Il ne faut pas le cacher et cela n'a rien de honteux. Et puis on est là aussi parce qu'on a des idéaux. Pour moi, c'était la recherche du bien commun. Dans mes carnets personnels, quand j'avais quinze ou vingt ans, je notais ces idéaux, ce vers quoi je voulais aller. J'ai récemment relu ces notes et je crois que je suis resté dans la ligne de cet idéal qui m'animait.

– *En 2010, alors que vous étiez premier ministre belge, vous avez été choisi, un peu par surprise, comme président du Conseil européen. Comment l'avez-vous vécu ?*

– À ce moment-là, j'avais déjà pu réaliser pas mal de choses dans ma carrière politique et l'ambition personnelle était moins présente. Je me suis dit que, à ma manière, je pouvais me mettre au service du bien commun. Je ne voulais pas faire de grandes déclarations spectaculaires ou être ultra présent dans les médias. Ce qui m'intéressait, et m'a mobilisé, était d'obtenir des résultats dans la construction européenne. J'ai travaillé aussi sur moi-même pour avoir une sorte de détachement par rapport aux questions d'ego et je me suis dit que je pourrais y arriver. Je n'avais pas, et je le reconnais, un charisme médiatique. Dans mon esprit, j'étais là seulement au service d'une cause et je crois que mes collègues européens l'ont ressenti. J'ai eu l'impression d'être finalement respecté comme j'étais. Et quand on est respecté, on est écouté. Oui, cette fin de parcours politique est inattendue et atypique.

– *Ce qu'on veut faire de sa vie se forge souvent vers quinze/dix-sept ans. À cet âge, ressentiez-vous déjà cet attrait pour la chose publique ?*

– Oui, et même plus tôt ! Vers l'âge de treize ans, en 1960, j'ai suivi passionnément la campagne électorale de Kennedy pour la présidence des États-Unis et je connaissais par cœur certains passages de son allocution d'inauguration comme président, où il y avait ce mélange de fierté et d'ambition pour son pays. Par ricochet, j'étais devenu vers quinze/seize ans un adepte de la république comme mode de gouvernement et mes amis du collège me disaient, en me taquinant, que j'étais partisan de la république par ambition d'en devenir président ! Quand je suis devenu président du Conseil européen, ces vieux amis de jeunesse m'ont dit alors en riant : « À soixante-deux ans, te voilà président... enfin ! » (rires) Donc, oui, il y a chez moi ce mélange d'ambition et d'idéalisme.

### *« Mon idéal politique : la recherche du bien commun. »*

– *Vous avez été élève, premier de classe, à Sint-Jan-Berchmans à Bruxelles. Cette éducation jésuite a-t-elle été marquante intellectuellement ?*

– Personnellement, je n'ai pas trop l'esprit des mathématiques mais je garde de cette éducation, notamment grâce au latin, d'une part l'esprit d'analyse d'un problème dans ses différents aspects et, d'autre part, l'esprit de synthèse, une manière de résoudre un problème par le haut.

– *Quand vous devenez étudiant à la KUL à Leuven, vous choisissez l'économie comme votre père...*

– Oui, mon père était professeur d'économie. Cela a dû influencer mon choix qui relève sans doute de la psychanalyse ! J'avais entamé des candidatures en philosophie et lettres, préparatoires au droit, mais je me suis rendu compte que le droit n'était pas trop mon truc et je me suis dirigé vers l'économie, que j'ai trouvée attrayante en tant que science humaine. À l'époque, la dimension philosophique et politique de l'économie, avec des penseurs comme Marx, John Stuart Mill, était privilégiée. Ce n'était pas l'approche mathématique comme maintenant. Et cet aspect politique de l'économie qui m'a intéressé me plaît toujours.

– *Si vous avez étudié l'économie, vous n'avez pas échappé aux analyses critiques du capitalisme. Comment vous situez-vous par rapport à ce système ?*

– Je reste un adepte de l'économie de marché, mais je suis ouvert aux critiques du système et aux alternatives. Déjà en poésie, au collège, j'ai dû faire un exposé de cinquante minutes sur Marx face à la classe. Puis, étudiant à Louvain, j'ai analysé ce système, étudié le léninisme, lu avec intérêt des penseurs comme Herbert Marcuse et sa critique de la société de consommation. Mon père, qui était un adepte de Karl Popper, était très critique vis-à-vis de tous les totalitarismes.

– *Vous êtes rentré au CVP, devenu CD&V, un parti adepte du personnalisme et d'inspiration chrétienne. Vous y êtes à l'aise encore aujourd'hui ?*

– Oui. Quand je suis rentré dans les années septante dans ce parti, il était imprégné par la doctrine sociale de l'Église. Mais contrairement à la perception qu'on en a de l'extérieur, le parti, tel que je l'ai connu, était vraiment déconfectionné et n'a pas été le bras droit de l'Église. Il n'était pas subordonné à son magistère. Même pendant la crise de l'avortement, où j'étais président du parti, le cardinal n'est pas intervenu pour faire pression.

– *Différentes tendances coexistent au sein du CD&V, allant de la gauche à la droite. On vous dit de droite ou centriste...*

– Je me ressens comme totalement centriste mais certains me classent au centre droit. Au début de ma carrière d'homme politique dans le parti, il fallait avoir l'appui d'un des « stands ». Moi, j'avais le soutien des classes moyennes. J'avais de bons amis aussi au sein du Mouvement ouvrier chrétien, comme Jean-Luc Dehaene, mais je n'en faisais pas partie. Je dirais aussi que je n'ai pas vécu le parti comme un lieu d'affrontement mais plutôt de respect des tendances, un lieu de recherche d'accords et de consensus. Suite aux compétences qui m'ont été attribuées, je n'ai plus eu finalement besoin de l'appui de l'une ou l'autre tendance et j'ai acquis une liberté de proposition propre.

– *Vous avez fait de la politique, jour après jour pendant quarante ans... Quelles sont vos « recettes » pour aboutir à des résultats ?*

– Il faut évidemment bien connaître les dossiers et les enjeux. Je pense à cet égard que les hommes politiques avec

lesquels j'ai gouverné étaient d'un bon niveau et avaient une bonne maîtrise des problèmes. Je n'aime pas quand les hommes politiques sont présentés comme des incapables. Au sein du CVP, puis dans les gouvernements auxquels j'ai participé, l'exercice constant était toujours la recherche d'un consensus, l'équilibre entre des intérêts différents.

Il me semble capital d'avoir confiance entre partenaires. Si elle est là, beaucoup de choses sont possibles. J'ai sur ce plan beaucoup d'admiration pour Jean-Luc Dehaene. J'ai souvent gouverné avec les socialistes, des partenaires parfois difficiles mais une fois qu'ils avaient donné leur accord, ils tenaient parole.

– Vous avez aussi participé à bon nombre de négociations communautaires difficiles pendant toutes ces années. On avait l'impression que vous les abordiez toujours avec calme, un esprit plus zen que les autres...

– Ce n'était pas en tout cas une stratégie, une démarche tactique de ma part. Cela fait simplement partie de ma personnalité. Pour réussir ces négociations-là, il faut évidemment avoir la volonté de chercher des solutions acceptables. La relation de confiance est capitale. On est là bien sûr pour défendre les intérêts de sa communauté. Il ne faut pas oublier qu'en démocratie, on représente des citoyens qui ont voté pour nous. Il faut que l'accord obtenu soit aussi acceptable pour notre base. Quand on est proche d'un accord, il faut toujours se demander si notre base, notre électorat pourra accepter ce qu'on propose. Il faut toujours tenir compte de cette tension entre ce que personnellement on pense pouvoir accepter et le groupe qu'on représente.

– Vous n'avez jamais caché que vous étiez chrétien, catholique. Le mot « croyant » est un mot passe-partout. Chacun met sous ce vocable des choses différentes. Qu'en est-il pour vous ?

– J'ai eu une éducation catholique mais vers douze ans, au moment de ma communion solennelle, on devait faire une retraite et j'ai dit au prêtre qui nous accompagnait que je ne croyais pas à ce qu'il nous demandait de croire. Il a voulu me parler des cinq preuves de l'existence de Dieu formulées par saint Thomas d'Aquin mais je n'étais pas convaincu et je suis resté dans cet état d'esprit jusqu'à

l'âge de vingt-six ans environ. Que s'est-il alors passé ? Je ne sais pas, mais je suis retourné à la foi en Dieu par une expérience progressive (« *ervaring* » en néerlandais) d'amour. J'ai ressenti que j'étais attiré par le divin, le sacré. Dieu est venu dans ma vie, tout simplement. Et Il ne m'a plus quitté.

– Ce n'était donc pas une expérience spectaculaire, une illumination soudaine...

– Non. J'ai évidemment essayé de m'interroger. Est-ce par une peur inconsciente de la mort que j'en suis arrivé là ? En fait, beaucoup de questions restent sans réponses rationnelles face à la vie. Les découvertes de Darwin interpellent. Tout comme la vie de Jésus dans ce coin de Palestine, il y a deux mille ans. Beaucoup de questions n'ont pas de réponse satisfaisante sur le plan intellectuel. Ma

---

**« Ma foi consiste à faire confiance à quelqu'un qui a les réponses. »**

---

foi consiste à faire confiance à quelqu'un qui a les réponses. Le philosophe Jean Guitton disait à Mitterrand qu'il fallait choisir entre le mystère et l'absurde. Moi, je n'ai pas « choisi » le mystère de manière intellectuelle comme Guitton ; cette foi dans le mystère de Dieu est venue en moi. Je dirais que ce choix s'est fait à ma place. Dans beaucoup de choses, on croit faire un choix autonome mais quelqu'un ou quelque chose a choisi à votre place et tout à coup, vous l'assumez. J'appelle cela la grâce. Cela fait partie de ma personnalité et cela ne me quitte plus, même si j'ai des doutes. La foi est plus forte que les doutes chez moi.

– J'ai lu que vous étiez attentif à vivre selon ce que vous dicte votre conscience ou selon ce que Dieu vous propose. Il est rare, exceptionnel même, qu'un homme aujourd'hui ose parler de ce sujet important mais si souvent occulté...

– Oui, je me pose souvent la question dans mes actions : est-ce cela que Dieu attend de moi ? Il s'agit de la version chrétienne de la question laïque qui demandera simplement : est-ce que j'agis selon ce que me dicte ma conscience ? Autrement dit : est-ce que j'agis dans mon propre intérêt personnel ou pour l'intérêt général, les autres ? Cet examen de conscience ne doit pas être patholo-

gique, mortifiant. J'essaie de le faire sereinement. Même à soixante-huit ans, je me pose cette question. Je suis sollicité maintenant pour participer à des tas d'activités. Pour choisir, je retiens si possible celles où j'ai des talents plus particuliers, où mon expérience peut être utile aux autres et qu'un autre ne pourrait pas faire à ma place.

– Vous avez dit aussi que vous essayez d'être bon...

– Oui, et je n'y parviens pas toujours facilement... On apprend toute sa vie. Si on arrivait au stade – ce qui est impossible – de la bonté totale et de l'accomplissement de soi, alors on est prêt à mourir. Mais je n'en suis pas encore là...

– Quelle qualité appréciez-vous particulièrement chez les autres ?

– Précisément la bonté. Dostoïevski a dit que c'était la beauté qui sauverait le monde. Moi, je réponds plutôt que c'est la bonté. Je suis touché par les gens qui sont d'une grande bonté, ceux qui ont mis leur ego au deuxième plan, stade auquel je ne suis pas arrivé.

– Vous avez rencontré beaucoup de gens importants. Y en a-t-il que vous admirez particulièrement ?

– Les gens qui m'inspirent ne sont pas des gens célèbres. Je fais maintenant pas mal de conférences ici ou là. Des gens inconnus viennent me chercher en voiture et me racontent alors leur vie, leurs choix étonnants qui vont dans le sens d'une contribution à un monde meilleur. Cela me frappe. Quand je rencontre quelqu'un qui a une telle ligne générale de conduite dans sa vie, je suis plein d'admiration. Ce sont des gens ordinaires mais qui assument leur vie, en essayant de lui donner du sens. Dans cette mesure-là, nous sommes tous des chercheurs de sens, de Dieu et de bonheur. J'ai fait un parcours connu dans le domaine public, mais des gens ont la même démarche, la même ambition en dehors de la scène publique et je les admire.